

## Haoua, la fugitive

Huitième fille de la huitième femme d'un foyer polygamique, Haoua était cette perle rare, métal précieux, bijou doré, sur laquelle j'avais jeté mon dévolu. Chair fraîche dans un corps ju-teux, jeune et pulpeux, elle était d'une magnificence à nulle autre pareille, une des plus belles créatures qu'on ne puisse vraiment se représenter. Ayant imaginé, dans une douce et profonde rêvasserie, la fille la plus belle du monde, mon rêve prenait forme, au petit lever du soleil, lorsque mes yeux, à travers le petit soupirail de ma chambrette, contem-plaient cette étoile. Le rituel se répétait toutes les aubes, avant de me rendre à l'école, je l'admirais de loin, les yeux pleins d'étoiles. Je pouvais alors traverser la cour, sourire brillant, et rejoindre

les autres garçons du village. Haoua, comme toutes les filles d'ici, n'était pas scolarisée. Elle n'en avait pas le droit. Ses parents, notamment sa maman, la présageaient déjà à la femme au foyer qu'elle devait être. Il n'était pas question qu'elle n'ait pas rempli les critères de l'épouse parfaite : exemplaire et soumise. Les études étaient donc un danger pour elle, comme pour toutes les autres. Ici, la vraie femme c'est celle qui est assujettie à son homme, celle qui est totalement et uniquement impliquée à la vie de son foyer. Gare à celles qui font l'école des blancs, elles seront peut-être condamnées à la solitude éternelle, à passer toutes leurs soirées dans les bouquins de Flaubert ou encore le nez fourré dans les dictionnaires. Gare à celles qui, parce que trop intelligentes, ne voudront pas respecter ce que, il y a des siècles, nos aïeux instaurèrent comme principe. L'épouse archétype, que devait être Haoua, ne se montre pas

lorsque son mari est en plein pour parler avec ses commensaux, elle n'ose pas haranguer après lui. Le père de ma bien-aimée, Haoua, se considérait gardien de la tradition. Comme ses frères, il n'aurait pas voulu que ce soit de chez lui que vint la dérive.

Haoua n'avait alors que cinq ans, mais c'est à peine qu'on la voyait se pavaner dans la cour ou dans les rues du village. Avec mes copains, nous jouions régulièrement au foot, tapant dans une balle faite de vieux vêtements déchirés, assemblés en forme ronde. Nos familles étaient très proches, plutôt intimes d'ailleurs. Lorsque, un jour sur sept, nous partagions sur une même table, le repas qu'une de nos mamans avait bien voulu concocter, je sentais bien toute l'admiration que ma belle avait pour les écoliers du village. Comme elle aurait voulu être à notre place ! Sa curiosité était grande comme son sourire, et son attention, douce comme son cœur,

lui faisait profiter de chacune des secondes qui s'écoulaient, et par lesquelles elle pouvait apprendre quelque chose de nouveau. Lorsqu'il nous était enjoint de quitter la salle pour ne pas écouter ce que les grands se disaient, rabattus dans ma petite chambre, elle parcourait livres et cahiers, page après page, et me questionnait sur ce qu'est l'école. Pendant ces deux à trois heures d'esseulement, je me faisais pédagogue de Haoua, ma bien-aimée, et elle devenait mon élève. Nous apprenions à lire des lettres puis des chiffres, des mots puis des nombres, des phrases, des paragraphes. Nous faisons du calcul, de simples additions, d'énigmatiques soustractions, de complexes multiplications et divisions. Lorsqu'elle sut la structure des mots et la teneur des phrases, nous passions à plus grand. De la géographie, de l'histoire, des sciences. C'était avec une grande perspicacité qu'elle s'imbibait de mes leçons, d'ailleurs mieux que moi. Le temps pas-

sait sans que nous nous en rendions compte, les aiguilles tournaient assez rapidement, jalouses de ces temps magiques que je passais avec ma bien-aimée. Quand sonnait l'heure de son départ, je restais dans une tacite tristesse.

Ses parents ne se doutaient de rien, tant mieux. S'ils l'avaient seulement pressenti, j'aurais fait de féroces ennemis à ma famille et à moi, de génération en génération. Haoua et moi le savions pertinemment et avons fait le serment de ne le dire à personne.

— C'est notre petit secret, nous étions-nous dit.

\*

Des années passèrent mais rien n'avait changé entre nous, peut-être, oui, l'âge qui grimpait sa colline. Nous passions les mêmes moments de schizophrénie. Mon élève, Haoua, était la meilleure de ma classe. Et moi, je l'espère, j'étais son meilleur enseignant. Nous riions,

souvent, très souvent depuis quelque temps, nous nous inquiétions de demain, du lendemain, de l'avenir. Elle avait neuf ans et, en principe, sa dot avait déjà été versée auprès de ses parents par un mari « incognito » qu'elle allait découvrir uniquement le jour de son mariage. Nous savions bien que ce ne pouvait pas être moi, j'étais trop jeune. Celui qui allait épouser Haoua devait être un homme capable de verser de l'argent et des cadeaux à sa famille, c'est la dot, c'est ainsi. Généralement, ce sont les élites du village qui sont éligibles, des personnes qui, bien qu'ayant déjà d'autres femmes, en veulent davantage. Dans notre petit village, pour être un homme respecté, il fallait avoir un nombre d'épouses impressionnant, c'était le signe de la noblesse, la preuve de la richesse. Toutefois, je sentais en Haoua un esprit de mutinerie. Ses phrases, ses regards, ses yeux parfois tout rouges et son visage apeuré

laissaient pressentir qu'elle ne voulait pas de cette vie de femme prématurée au foyer, dans un ménage polygamique. Elle lorgnait devenir une influente femme d'affaires de notre pays, une actrice du changement. Je me devais juste de l'encourager, espérant, un jour, être celui avec qui elle allait célébrer cette victoire. Il ne fallut alors plus que les dieux exauçassent nos prières.

Depuis quelque temps, un mois exactement, mes yeux n'avaient pas croisé ma bien-aimée. Nulle part, je ne l'avais vue, pourtant partout je regardais. Dans la cour, à nos heures de foot, je m'intéressais plus à ce qui se passait aux alentours. Depuis le soupirail de ma chambre, comme un sniper, je maintenais une surveillance permanente. Rien. Un mois. Trente jours. Rien. Ses parents aussi ne nous avaient plus rendu la petite visite de courtoisie habituelle. Depuis un mois environ, je ne l'avais vue ni à la source ni, par hasard, dans un

coin du village. Cela me stressait énormément, j'avais peur que le pire lui fût arrivé sans même que je ne pusse rien faire pour elle. Peut-être que Haoua, ma bien-aimée, s'était envolée pour le village voisin, avec un inconnu, pour des noces éternelles. J'essayais par tous les moyens d'inciter mon père à leur rendre la politesse, je voulais que fût improvisée une petite soirée avec eux, chez eux. Qui étais-je alors pour leur imposer quoi que ce fût ? Il aurait fallu que je me rendisse chez elle, mais je ne savais par quel moyen ; je n'avais aucune raison, encore moins l'habitude. J'avais pourtant, du haut de ma petite intelligence, pullulé quelques astuces, mais rien n'aboutissait. D'ailleurs, à quoi cela aurait-il servi si, me disais-je, ma bien-aimée était partie pour toujours ? C'était pourtant prévisible, nous nous attendions à cela un jour ou l'autre. Naturellement, mes nuits n'étaient plus les mêmes. Elles étaient plus acariâtres et mes journées



sempiternelles. Dans la cuisine, je me plaçais au loin pour admirer et revivre ces moments passés avec elle, à nos classes. Il ne me restait plus que cela, des souvenirs, des tristes.

\*

Alors que je me préparais à me rendre à l'école, par une autre matinée démotivée comme j'en avais déjà l'habitude, je croisai le père de Haoua dans nos murs. Il était apparu, comme un esprit, après tant de jours d'absence. Nul doute qu'il était venu porter une annonce à mon père, mais comme ils parlaient bas et que de toutes les façons je n'avais pas le droit d'approcher des aînés qui discutaient, je ne pouvais les entendre. Ils s'étaient installés au salon. La visite fut très brève, quelques minutes à peine, et il repartit, le visage illuminé. Mon père, rassemblant ses épouses, leur transmettait la nouvelle. Haoua, ma bien-aimée, allait être dotée le soir même. Évidem-

ment que cette nouvelle me heurta, que pensiez-vous ? Que j'allais être ravi de l'apprendre ? Je le subodorais déjà certes, mais j'espérais aussi que cela resterait de mauvaises pensées. Hélas, Haoua, ma bien-aimée, allait bientôt se marier. Elle allait s'unir à un autre, pas à moi.

Avec une telle nouvelle de si bonne heure, ma journée ne pouvait qu'être ce qu'elle fut. Rien ne m'intéressait, même pas le dîner précipité par nos mères apparemment pressées de se rendre à la dot. Ils partirent d'ailleurs tous, mon père et ses épouses. Mes frères et moi restâmes jouer les gardiens de la maison. C'était une activité qui d'habitude nous réjouissait, qui nous donnait une grande liberté de manœuvre, mais je n'étais d'aucune gaieté du cœur. Je me réfugiai alors dans ma chambre, le cœur aigri, angoissé par chaque son de la pendule. Cette cérémonie n'avait que trop duré. D'habitude, ils ne mettaient pas aussi long. Depuis combien de temps

étaient-ils partis ? Deux heures ? Trois ? Bien sûr que vous ne saurez me répondre, mais laissez-moi deviner mon malheur. Sûrement que le nouveau mari de Haoua était tellement huppé qu'il avait apporté énormément d'oboles, si abondamment que la distribution était compliquée, ou, laissez-moi espérer, si cela peut me faire du bien, quelque chose ne tournait pas rond. Peut-être étaient-ils consanguins, je l'espérais. Y'avait-il eu une bagarre ? J'étais alors en pleine divagation dans mon esprit lorsque quelqu'un frappa à ma fenêtre. Des bruits sourds, puis moyens et de plus en plus forts. Je sursautai et me cachai dans mes draps.

—

C'est moi, Haoua, laissait échapper une petite voix.

J'avançai tout doucement vers la fenêtre. La même voix ne cessait de murmurer. J'écartai lentement le rideau de paille. C'était bien elle, Haoua, ma bien-

aimée, enroulée dans un pagne de trois pièces ; elle avait retiré la mantille de sa tête et en avait fait une serviette. Je traversai, sans vraiment m'en rendre compte, ce petit trou de la maison et, dans un geste inconscient, je la pris dans mes bras.

— Haoua !

Elle venait d'échapper à son mariage après avoir trompé la vigilance de tout le monde. Personne ne pouvait se douter de ce qu'elle attendait le moment opportun pour prendre la fuite.

— Haoua !

\*

Haoua savait qu'elle venait de faire quelque chose de dramatique et que son père savait être sentencieux. Ses parents allaient perdre de leur honneur aux yeux de tous. Son père, lui, qui s'était toujours réclamé protecteur de la coutume, allait être la risée du village. Toutefois, elle refusait que les intérêts des

autres l'emportent sur son avenir. Nous savions, elle et moi, que ces mariages arrangés étaient d'une horreur pour les filles de notre village. Ce n'étaient que des bambines aux organismes puérils qui n'étaient pas encore disposés à concevoir ni à recevoir l'homme, des gamines qui ne s'assumaient pas elles-mêmes pour pouvoir, en plus, gérer un foyer. Ma bien-aimée avait refusé de mener cette vie, et j'étais bien décidé à lui apporter mon aide. Elle voulait quitter le village, elle devait le faire, mais il fallait lui trouver un refuge, loin, très loin, à l'insu de tout le monde. J'avais un début de solution à ce problème.

L'un de mes oncles avait, jadis, demandé à mon papa de lui trouver une fille de bonne moralité ; il avait besoin d'une ménagère et ne voulait pas d'une étrangère chez lui. Je savais bien que mon père, le connaissant, n'allait pas donner suite à la demande de mon oncle, parce que trop occupé à

autre chose. C'était peut-être une aubaine pour ma bien-aimée. Nous avions donc, elle et moi, notre petit plan. Il était question qu'elle s'y rendît au nom de mon père et qu'elle n'éveillât aucun soupçon. Haoua ne s'était jamais rendue en ville mais la circonstance l'imposait. Aussi, n'étions-nous pas dans un pays aux compatriotes inhospitaliers. Je lui avais inscrit l'adresse complète de l'oncle Mota. C'est dans la torpeur et la meurtrissure que je disais au revoir à ma bien-aimée, lui promettant de nous revoir très bientôt. Au petit matin, avant même que le soleil se pointât à l'horizon, elle était déjà coincée, je le savais, dans le demi-mètre carré qu'avait bien voulu lui offrir le chauffeur du seul cargo du village.

\*

Des jours passèrent et je n'avais aucune nouvelle de Haoua. Depuis que nous nous étions séparés, je ne savais pas

comment la joindre ; je n'avais pas de téléphone, elle non plus. Il était risqué que je lui envoyasse une lettre, le coursier du village aurait pu alerter tout le monde. La seule solution était donc, comme je le lui avais promis, que je m'y rendisse à mon tour. Je persécutais mon père à propos, il fallait qu'il me donne son consentement. À quelques occurrences, je m'étais rendu chez l'oncle Mota, et je demandais à passer ces quelques jours de congés chez lui. Je savais bien que mon père n'aurait jamais refusé que j'aille chez son frère. En quittant le village ce matin-là, ma crainte était surtout de ne pas trouver Haoua, ma bien-aimée, à la bonne adresse. J'étais plein d'inquiétude, j'espérais qu'elle n'eût pas désisté en chemin et que mon oncle eût gobé notre petit complot. J'effectuai alors un voyage assez étreignant et macabre, heureusement que la ville n'était pas lointaine.

C'est tout tremblant que je frappais à la porte de l'oncle Mota qui habitait une résidence spacieuse à la grandeur d'un enseignant d'université. Je n'osais pas regarder à l'intérieur, quelqu'un se dirigeait pourtant vers moi, je pouvais l'entendre. Je regardais droit dans le sol lorsque, par un bruit frissonnant, le battant s'ouvrit. C'était Haoua, ma bien-aimée. Colossale était ma joie, en la voyant, toute belle comme toujours. La prendre dans mes bras était la moindre des choses, mais avais-je le droit ? Qu'auriez-vous fait à ma place ? Une chose est certaine, personne ne devait se douter de quoi que ce soit. L'oncle Mota, son épouse et ses enfants étaient présents, installés dans la grande salle de séjour. Il – me disait-il – était sur le point d'envoyer des remerciements et quelques cadeaux à mon père pour la fille qu'il, mon père, avait bien voulu lui envoyer. Je me proposai alors de porter le message, heureusement d'ailleurs.



Bien sûr que je n'allais rien dire. J'allais même plus loin.

—

Oncle, père te prie de bien vouloir inscrire Haoua à une formation.

Grand intellectuel qu'il était, il y'avait très peu de chance qu'il refusât, déjà qu'il regrettait que nous autres, ses neveux, fassions l'école du village, peu performante à son goût.

\*

J'étais arrivé au terme de la soixante-douzième heure que m'avait accordée mon père. Haoua et moi avions eu le temps, dans le silence des murs, d'améliorer notre plan. Oncle Mota s'étonnait, au demeurant, qu'une jeune fille qui n'avait jamais franchi la cour de récréation sache aussi bien lire et écrire ; il avait donc décidé de la mettre en année préparatoire spéciale le semestre d'après. Je savais que Haoua allait s'en sortir, j'avais confiance en elle. De mon

côté, de retour au village, je poursuivais mes routines quotidiennes, entre les classes en semaine et les champs le week-end. La fredaine de Haoua avait fait couler beaucoup de salive, mais commençait déjà, avec le temps, à se faire oublier. Les centimes que je gagnais dans ma petite activité de vendeur de bois sec, je les thésaurisais puis les expédiais à ma bien-aimée, dans le secret de notre amour.

\*

Cette cachotterie, nous la vécûmes pendant des années. Maintenant que nous étions un peu plus grands, nous avions décidé, ma bien-aimée et moi, de tout conter à l'oncle Mota. Le risque qu'une visite surprise de mon père vienne tout gâcher ne méritait plus d'être couru. Si mon père eut appris que j'avais participé à cette cavale, il m'aurait sans doute disgracié. Heureusement, l'oncle jouait le jeu. Haoua

passa, avec virtuosité, sept années de préparation aux métiers de l'éducation et fut admise au concours de l'École Nationale des Instituteurs. Son obstination, après ce qu'elle a vécu, était d'empêcher que les autres, les filles de sa région et celles des coutumes semblables, continuent de vivre de tels cauchemars. Elle voulait les sortir de ce joug, de cette condamnation au service des autres, des hommes ; de cette obligation d'assouvir les besoins d'individus par dix fois plus âgés, de les satisfaire ; de ce rabougrissement à la cuisine, aux champs, aux draps. Si Haoua avait pu échapper à ce piètre destin, elle était convaincue que les autres femmes aussi pouvaient y arriver. C'est pour cela qu'elle fit le choix de consacrer son temps entier, sa vie, à l'éducation de la jeune fille. Cette ambition, bien que débonnaire et héroïque, m'inquiétait ; j'avais peur, peur pour elle. La société dans laquelle nous vivions était hostile à l'émancipation de la

femme, et la niaque de Haoua, cet esprit de maquisard, pouvait lui causer de gros ennuis, lui coûter cher. J'aurais voulu qu'elle menât une vie plus paisible, mais la tranquillité de son cœur était rattachée à la cause de toutes ces filles.

Haoua a été diplômée de l'École Nationale d'Instituteurs, major de sa promotion. J'ai eu l'honneur d'assister à sa cérémonie de sortie, mon oncle, sa femme et ses enfants y étaient aussi. Haoua nous motivait tous, il fallut vraiment que nous la sauvassions de ce que le destin avait préparé pour elle. J' imagine pourtant la peine qui pouvait être sienne en ces moments, le chagrin de se retrouver là, seule, en haut du podium, sans la chaleur, les félicitations des siens, celles de son père, de ses mères, de ses frères. Je crois d'ailleurs que je n'imaginai pas assez quelle était la tristesse de son cœur, cette mélancolie que nous pouvions apercevoir malgré ses sourires forcés. Mais il n'y avait pas

de quoi être triste, c'était une victoire, une grande, une qui se célèbre à coupes de champagne. Notre major était toute belle dans sa toge. Haoua, la petite fille, évadée de son village, échappée d'une injustice de la vie, triomphait au milieu de centaine de personnes.

\*

L'urgence du service était avérée, il fallait très rapidement affecter les nouveaux instituteurs sur l'ensemble du territoire national. Haoua attendait ce moment avec impatience, nous aussi d'ailleurs. Major de sa promotion, elle fut directement nommée directrice à l'école de Mbatoum. Le mérite avait fait sa loi. C'était une petite école dans le sud du pays qui connaissait un manque criard d'instituteurs. Il se disait que les enfants avaient la volonté de fréquenter, mais que les infrastructures ne le permettaient pas. Le défi était d'envergure pour notre directrice, elle devait

redonner vie à ce petit établissement. En plus, Mbatoum, le petit village du sud du pays, avait vu naître le père de mon père, mon père, mon oncle, Haoua et moi-même. C'était notre village. Celui duquel Haoua s'était évadée lorsqu'elle n'avait que neuf ans, fuyant l'horreur d'un mariage trop prématuré. La vie lui demandait aujourd'hui de retourner sur ses pas, d'y retourner. Il aurait mieux été que ce fut dans d'autres circonstances, sous d'autres conditions. Il aurait mieux fallu que ce se fît d'une autre façon. Il aurait été une grâce que ce fût ailleurs, loin, très loin ; pas ici, pas dans cette bourgade où les femmes n'étaient même pas autorisées à franchir la cour de récréation.

À Mbatoum, les villageois étaient heureux d'apprendre que l'État leur avait envoyé un directeur d'école. Le chef et ses notables organisèrent d'ailleurs la cérémonie d'installation et une lettre de doléances. Ils formulèrent le vœu de

voir leurs enfants se faire bien former et occuper, dans quelques années, de grands postes dans le pays. Ce matin-là, ils se rassemblèrent à l'esplanade de l'école de Mbatoum, la population, les quelques enseignants. Tam-tam et tambours raisonnaient au loin, cris et applaudissements, chants, youyous pour accueillir celui qui venait au nom du Président. Les quelques élèves qui avaient survécu à la carence d'enseignant d'il y a quelque temps firent l'effort, grand, de repasser, à coup de fer à charbon, les quelques morceaux qui restaient de leur uniforme. À l'entente du ronflement du vieux moteur de pickup, applaudissements et cris s'élevèrent davantage vers le ciel bleu du jour. La portière pouvait alors s'ouvrir et le directeur, ou plutôt la directrice pouvait se dévoiler à son nouveau peuple. L'ambiance se réfrigéra, progressivement. Les applaudissements s'estompèrent, de mains en mains. Les

cris s'étouffèrent dans les gorges qui, à mesure que les bouches se refermaient, se resserrèrent. Ils connaissaient le délégué régional de l'enseignement, cela faisait longtemps qu'ensemble ils travaillaient. Et le visage de la dame leur disait bien quelque chose, du moins pour les plus physionomistes. Le choc était double. Non seulement l'État leur avait envoyé une femme, c'était surtout, à reconnaître ce visage, celle qui avait désobéi aux traditions, violé les coutumes. Le délégué savait bien de quoi il était question, il s'était d'ailleurs préparé pour.

— Population de Mbatoum, disait-il, vous avez réclamé un directeur pour votre école, l'État n'est pas resté insensible à votre demande et vous envoie cette dame, meilleure de tous. Je sais les craintes que vous avez vis-à-vis de l'éducation de vos filles, mais figurez-vous, la femme n'est pas



qu'une ménagère née, une cultivatrice ou une faiseuse de bébés. Ce sont des tâches qui lui sont naturellement assignées dans notre société certes, mais elle a aussi un potentiel, elle est capable de faire bien de belles choses autres comme vous, comme nous, chers messieurs. La preuve vous l'avez aujourd'hui, la directrice que nous vous envoyons est une major, c'est la meilleure d'une promotion de deux centaines d'individus parmi lesquels il y'avait des hommes comme vous, comme nous. Si nous l'avions stigmatisée durant sa formation, comme vous le faites avec vos filles, je ne pense pas qu'elle serait parvenue à ce résultat, et son potentiel allait tout simplement être perdu. Je vous prie donc de considérer cette femme, mais aussi toutes les filles de ce village. En-

voyez-les à l'école, elles sont, elles aussi, actrices du développement de votre village, de notre pays.

Haoua fut installée. Les applaudissements reprurent timidement, mais le fait était là. Nous espérons que la suite soit moins pénible pour la nouvelle directrice, Haoua, ma bien-aimée.